

Berlin en musée

Changements sociopolitiques et usages du patrimoine

Véronique CHARLÉTY



P.L.E.-Peter Lang

Berlin en musée

Changements sociopolitiques et usages du patrimoine

Véronique CHARLÉTY



P.L.E.-Peter Lang

INTRODUCTION

Regards sur la ville, regards sur l'histoire

Dans son travail sur les passages à Paris, Walter Benjamin considérait déjà la ville comme un observatoire concret pour qui veut saisir le travail de la mémoire et les processus de formation de l'identité collective¹. Ses rues et ses seuils, ses grandes artères et ses monuments, ses bâtiments administratifs enfin, permettent de penser l'articulation entre un espace territorial, et un espace symbolique et imaginaire, d'appartenance et d'obéissance. Un siècle après les observations du penseur allemand, cette articulation demeure fondamentale dans le processus de construction identitaire d'un pays, et se révèle, à Berlin, exemplaire et exceptionnelle : « à la fois entité spécifique, résolument unique, de l'espace géographique et le support de constructions symboliques différenciées »². À Berlin se juxtaposent, en effet, différents types de maillage correspondant aux échelons nationaux, régionaux et communaux auxquels s'ajoutent avec une récente acuité les enjeux européens et internationaux. Dans le cadre de cette recherche, les musées d'histoire locale constituent une échelle d'observation pertinente pour comprendre les interactions entre des logiques sociopolitiques multiples.

Parmi les nombreux vecteurs de production symbolique de la cité, nous nous intéressons aux musées. Là encore Berlin fait exception en Allemagne : la ville possède un certain modèle de musée représenté à vingt-trois reprises, c'est-à-dire dans chacun de ses quartiers³. Ces musées sont de la taille d'un appartement, soit de 90 à 200m². Cette modeste superficie d'exposition, alliée à un quadrillage parfait de l'espace de la cité, à l'Est comme à l'Ouest, surprend dans une métropole

¹ W. Benjamin, *Sens unique* (précédé par *Enfance berlinoise* et suivi par *Paysages urbains*), Paris, Nadeau, 1988.

² B. Debarbieux, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, n° 2, p. 102.

³ La réforme de 1998, mise en œuvre au premier janvier 2001, a eu pour effet de regrouper les arrondissements entre eux de manière à en réduire le nombre : ils passent ainsi de 23 à 12 sans que cela ne vienne remettre en cause l'existence des musées. On peut y voir le signe d'une reconnaissance politique d'une figure muséale qui n'eut pas toujours la faveur des élites municipales et régionales.

d'envergure internationale et fragmentée. Ces musées, qui n'obéissent pas à une définition classique, communément admise, sont dotés d'une longévité plus surprenante encore. Nommés *Heimattmuseen*⁴, ces institutions sont nées à la fin du 19^e siècle alors qu'un sentiment de nostalgie des temps anciens, une forme diffuse de refus de l'industrialisation et de l'urbanisation se faisaient jour. Ils constituent à la fois un symptôme et un corrélat de la modernité. Le terme de *Heimat*⁵ est difficilement traduisible, mais évoque la patrie nourricière, le sol et les anciens. Il est une figure imaginaire, un non-lieu toujours réinventé d'un possible être-ensemble (de nature politique et esthétique). Pour beaucoup, aujourd'hui encore, la *Heimat* est associée à l'idéologie nationale-socialiste. Comment comprendre, dans une ville particulièrement sensible et réactive à ce passé et à ces termes, la pérennité des *Heimattmuseen* et la perpétuation de leur travail narratif ? À travers eux, on peut observer les mutations, les effets et les limites d'application d'un paradigme identitaire constitué pour l'essentiel au 19^e siècle. Il s'agit d'un rapport parfois concurrentiel, mais non paradoxal, entre les niveaux identitaires locaux et nationaux coexistant dans la ville.

Nous avons extrait le musée du champ culturel pour l'affecter au champ politique. Dans sa pratique comme dans ses effets, le musée est considéré comme une catégorie pertinente d'interprétation de l'espace social, un espace d'affichage du patrimoine, lié à des identités multiples. Il participe à l'élaboration des figures de la ville (historique, sociale, politique, etc.) dans les limites des configurations sociopolitiques dans lesquelles il est inséré. Son analyse témoigne d'une transformation plus générale, plaçant, depuis les années 1980, les figures muséales au centre du dispositif symbolique et politique des sociétés occidentales. Ces dernières s'insèrent, en effet, dans le contexte du « temps de la mémoire » et de la profusion de vecteurs mémoriels, notamment ceux qui utilisent l'image et donc jouent sur les représentations collectives.

Nous nous interrogeons sur le travail narratif entrepris par le musée. Il faut considérer les pouvoirs de représentation et de légitimation détenus par la figure muséale et, plus généralement, par le patrimoine et ses usages. Le patrimoine se prête, en effet, à des usages identitaires et symboliques, multiples et concurrentiels. Il devient le support d'une « pédagogie des origines » (Dominique Poulot, 1998) et s'inscrit dans un dispositif d'appréciation et de production du passé, d'une mémoire et d'une identité communes. Penser le patrimoine dans les pays européens implique un rapport pluriel au passé et à sa représentation. La mémoire,

⁴ Nous les appellerons également musées d'histoire locale.

⁵ De genre féminin en allemand, nous serons amenés à évoquer souvent la *Heimat*.

le passé, l'identité véhiculés sont autant d'éléments qui contribuent à l'élaboration d'un récit patrimonial commun.

L'étymologie du mot *Heimat* plonge ses racines dans le Moyen-Âge allemand, tandis que sa mise en forme dans une institution muséale (le *Heimatmuseum*) remonte seulement au 19^e siècle. Le mot et la forme suivent des évolutions convergentes que l'étude de l'un comme de l'autre permettent de mettre en évidence. Ces liens d'interdépendance lient la question nationale allemande à celle du *Heimatmuseum*. On peut s'interroger sur l'intériorisation d'une structure d'identification abstraite (la nation) par la création de catégories familières et intelligibles (la *Heimat*).

Territoire et imaginaire : la *Heimat*

Sans équivalent direct dans la langue française, la notion de *Heimat* correspond aux notions de patrie, de foyer natal, de pays et de région. Le mot fédère un ensemble de significations de portée identitaire et exprime la possibilité d'une identification à un territoire, réel ou imaginaire, connu et familier. L'usage changeant de la *Heimat* et de ses dérivés, parfois indissociables de certaines traditions régionales et identitaires, est lié aux transformations de l'histoire allemande du 19^e siècle, à l'émergence de l'État-nation et à l'histoire de la construction « tardive » de la nation allemande⁶. Au 19^e siècle, le retour sur le passé national a pour but de s'attribuer, comme nation, une histoire ou une tradition. L'intérêt porté à l'histoire régionale s'inscrit en contrepoint des transformations économiques, sociales et politiques de la fin de ce siècle. Il accompagne un réflexe de préservation, où tout devient susceptible d'être conservé et sauvé de l'oubli. Documenter et sauvegarder ce qui pouvait être placé sous le terme générique de *Heimat*, tout ce qui le qualifiait et établissait une différenciation locale, devenait une nécessité.

Le sentiment national s'est d'abord appuyé sur la *Kultur* allemande⁷. La volonté de trouver une tradition nationale intrinsèque a poussé le

⁶ H. Plessner, *Die verspätete Nation. Über die politische Verführbarkeit bürgerlichen Geistes*, Stuttgart, 1966 et W. Sauer, « Das Problem des deutschen Nationalstaates », in H.-U. Wehler (dir.), *Moderne deutsche Sozialgeschichte*, Köln, Neue Wiss. Bibliothek Geschichte, 1968, pp. 407-436. Sauer précise qu'en Allemagne, il y eut nombre de soulèvements et mouvements révolutionnaires au cours des guerres des paysans, mais jamais une révolution réussie par le bas. L'État-nation fut fondé par les élites traditionnelles, les dynasties, les nobles, les fonctionnaires et les militaires : il fut porté par le haut. Le mouvement national bourgeois ne gagna jamais l'élite dirigeante.

⁷ La *Kultur* allemande, la densité, la Bildung et la perspective historique sont opposées à la *Zivilisation* européenne, la culture superficielle, les traditions politiques et philosophiques.

patrimoine paysan au premier plan, comme archétype d'une culture populaire disparue. Pour un penseur contemporain de cette époque comme Wilhelm Riehl, les coutumes et traditions du monde paysan ont « valeur d'archive vivante : trésor inestimable... où la religion, l'esprit national, la vie de famille et vie sociale reposent encore sur un instinct naïf et sur la coutume »⁸. Ces éléments deviennent emblématiques de ce qui fut et d'un monde voué à s'effacer. Ainsi les défenseurs du *Heimatmuseum* condamnent-ils les effets négatifs des transformations affectant le monde paysan, avec l'intention de préserver les traces du passé⁹, de sauver encore les traditions.

La promotion de ce patrimoine local est portée par la *Bildungsbürgertum* qui constitue une catégorie de la bourgeoisie spécifiquement allemande. Les membres de cette catégorie hétérogène¹⁰ sont identifiés par leur diplôme. Le prestige social et politique de cette *Bildungsbürgertum* est réel dans une société allemande où l'éducation est fortement valorisée. Dans une étude comparative entre la bourgeoisie allemande et les bourgeoisies européennes, Jürgen Kocka rappelle ce rapport singulier à la *Bildung*¹¹, à la fois éducation par la culture et formation de soi-même :

L'importance attachée à l'éducation (plutôt qu'à la religion) caractérisait la vision que ces classes moyennes avaient d'elles-mêmes et du monde. L'éducation (*Bildung*) était aussi ce qui permettait la communication entre membres de ces classes, ce qui les distinguait de tous ceux qui ne partageaient pas cette forme d'éducation (classique). On manifestait le plus grand intérêt pour l'acquisition continue du savoir (*Wissenschaft*), beaucoup de goût pour la musique, la littérature et les arts¹².

⁸ W. Riehl, *Bürgerliche Gesellschaft* (1897), in I.-M. Greverus, *Der territoriale Mensch. Ein literaturanthropologischer Versuch zum Heimatphänomen*, Frankfurt/M., Athenäum Verlag, 1972, p. 330.

⁹ Il ne s'agit pas d'un engagement concret pour contrer la misère sociale des campagnes, mais bien d'une obsession de conservation d'un monde en voie de disparition : sauver au plus vite ce qui reste, tel était le mot d'ordre. A. Kuntz, *Das Museum als Volksbildungsstätte. Museumskonzeptionen in der Volksbildungsbewegung zwischen 1871 und 1918 in Deutschland*, Marburg, 1980, p. 23.

¹⁰ Le groupe réunit des hommes de loi, des juges, des fonctionnaires de formation universitaire, des ministres des cultes, des journalistes, des ingénieurs, etc.

¹¹ A. Assmann, *Construction de la mémoire nationale. Une brève histoire de l'idée allemande de Bildung*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1994. Dans l'avant-propos de son ouvrage, l'auteur précise : « Mon approche de la *Bildung* comme totalité est déterminée par la question de la mémoire nationale. Je conçois la *Bildung* comme une forme spécifique prise par la mémoire culturelle dans une société en cours de modernisation » (p. 1).

¹² J. Kocka, « Modèle européen et cas allemand », in J. Kocka (dir.), *Les bourgeoisies européennes au 19^e siècle*, Paris, Belin, 1996, p. 12.

La période qui commence avec la Révolution française de 1789 et se termine par la Première Guerre mondiale est souvent appelée « siècle de la bourgeoisie ». La société allemande du 19^e siècle, comparée à celle des autres pays d'Europe, a connu un déficit particulier en *Bürgerlichkeit* qui aurait pesé sur l'histoire de l'Allemagne au 20^e siècle. De nombreuses études ont été consacrées au peu d'importance de la *Bürgerlichkeit* libérale en Allemagne et aux raisons socio-historiques qui expliquent ce retard. La bourgeoisie allemande, déçue par l'échec de la Révolution politique de 1848, utilise alors dans un état d'esprit défensif son pouvoir d'influence dans le champ culturel¹³.

Face aux bouleversements induits par l'industrialisation, cette bourgeoisie éclairée est à la recherche de racines. La culture paysanne devient le modèle d'une culture préindustrielle et d'un passé idéalisé qu'il faut préserver à tout prix. C'est pourquoi la bourgeoisie cultive cette *Heimat* historique afin que les chansons traditionnelles, les coutumes, les costumes et les dialectes ne tombent pas dans l'oubli, et que ce patrimoine soit sauvé, voire ressuscité. Au fondement de ce discours territorial, on retrouve souvent la même angoisse, celle de l'effondrement des sociétés par suite de la rupture des diverses allégeances qui les unissaient : famille, religion, pays, province, ville et village. Ce sont toutes ces références supra-individuelles qui semblent menacées. Ce que l'on redoute, c'est l'anomie de la société contemporaine. La plupart des sociologues de cette période livrent une analyse de la désorganisation sociale et de l'aliénation ou de l'isolement de l'individu, en référence au contexte urbain. De tels soucis sont omniprésents à la fin du 19^e siècle. En tant que couples antithétiques, les oppositions thématiques riches de sens – comme communauté/société, autorité/pouvoir, statut/classe, sacré/séculier, aliénation/progrès¹⁴ – constituent la chaîne sur laquelle s'est tissée la tradition sociologique au 19^e siècle. Ces oppositions résument les changements majeurs qui affectent l'ordre social, le conflit entre tradition et modernisme. Cette dialectique entre la tradition et la modernité est omniprésente dans l'histoire allemande des *Heimattmuseen* et celle de la fin du 19^e siècle.

La généalogie et la polysémie de cette notion, la *Heimat*, sont étroitement liées à l'émergence et le processus d'institutionnalisation du *Heimattmuseum* dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Cette nouvelle

¹³ *Ibid.*, p. 17. L'auteur note plus haut que la langue allemande associe les termes « bourgeois » et « citoyen » : cette ambivalence renvoie à la « convergence historique entre progrès des classes moyennes et progrès de la société civile à la fin du 18^e et au début du 19^e siècle en Europe centrale, convergence qui n'est sans doute plus présente aujourd'hui mais qui survit dans la sémantique », p. 8.

¹⁴ R. Nisbet, *La Tradition sociologique* [1966], Paris, PUF, 1984, p. 19.

figure muséale est donc considérée dans son processus d'objectivation et de mise en forme d'un sentiment, d'un enracinement avant tout local et pourtant relié à une identification plus englobante. Nous avons montré comment s'établit un dénominateur commun entre la mémoire nationale et la mémoire locale, comment se transforme l'idée même de communauté¹⁵. L'idéologie de la *Heimat* ne fut pas véhiculée par le biais d'une propagande politique uniforme et intentionnelle, mais bien plutôt par tous les courants de réflexions des sciences sociales, les arts et la culture. Parmi les institutions culturelles, le *Heimatmuseum* se destinait presque exclusivement à cette tâche. C'est pourquoi, il devint, au début du 20^e siècle, une des cibles de la propagande politique sans pour autant justifier l'opprobre public dont il fut ultérieurement et durablement l'objet. C'est d'ailleurs là un stigmaté dont les *Heimatmuseen* contemporains ont bien du mal à se défaire.

Le terme *Heimat* se charge à la fin du 19^e siècle d'une connotation idéologique qui contraste avec l'usage traditionnellement utopique qui en était fait. La *Heimat*, jusque-là cantonnée, sur son versant utopique, dans le champ poétique et littéraire, entre dans le champ politique par le biais de l'idéologie. En effet, l'accélération du processus d'industrialisation et les transformations sociales et urbaines de la fin du 19^e siècle ont pour effet d'en faire un idéal et un lieu de projection, une contrepartie utopique qui marquerait une rupture entre le présent et le futur proposé. Pourtant et plus particulièrement dans le courant des années 1930, le terme est intégré dans le dispositif de propagande nationale-socialiste, ce qui l'associe de manière durable à une conception essentialiste de la nation allemande (*Blut- und Boden Ideologie*). Cette estampille noire est souvent rappelée. C'est la première qui vient à l'esprit de nombreux Allemands lorsqu'on prononce le mot *Heimat* ou tout autre mot composé qui le contient¹⁶.

Les attributs de la *Heimat*

L'usage du mot allemand *Heimat* permet de désigner à la fois l'entité la plus petite comme la plus grande. Selon les contextes sociaux et politiques, il sert le particularisme et le régionalisme ou bien le général et le national. Cette mise en perspective historique est donc essentielle pour comprendre les usages ultérieurs du musée comme de la *Heimat*.

¹⁵ *Ibid.*, p. 18. L'auteur met l'accent sur les logiques émotionnelles contenues dans l'idée de communauté qui « englobe la notion de communauté géographique pour la dépasser en incluant également la religion, le travail, la famille et la culture ; elle correspond aux liens sociaux caractérisés par une autorité profonde et entière, de nature durable et affective » (cf. Tönnies, 1988 [1887]).

¹⁶ *Heimatkunde, Heimatpflege, Heimatbewegung, Heimatmuseum, etc.*

La charge émotionnelle et nostalgique véhiculée d'ordinaire par l'usage de la notion de *Heimat* commande d'en examiner les contours. Nous avons donc choisi de privilégier trois caractéristiques principales : les dimensions spatiale, temporelle et imaginaire du terme.

La dimension spatiale de la *Heimat* est fondamentale. Plus qu'un territoire géographique précis, elle recouvre un cadre de vie – individuel et collectif – en constante évolution. Sa signification va bien au-delà du lieu de naissance, même si elle y puise ses racines les plus essentielles. Le sentiment d'appartenance évolue en cercles concentriques : à partir de la maison et du voisinage, il s'étend progressivement à la région, au territoire historique, à l'ensemble du pays ou à la nation. Ces différents niveaux, du plus petit au plus grand, s'enrichissent mutuellement¹⁷. L'enjeu de nature sociopolitique est, à la fin du 19^e siècle, similaire en France et en Allemagne. Danny Trom compare le cas français (le « réveil des provinces ») à la situation allemande (*die Heimatbewegung*) et précise que ces mouvements « ne remettaient d'aucune manière en cause la structure interne de l'État-nation. Ils revendiquaient l'unité dans la diversité »¹⁸. L'État avait le devoir de veiller à la préservation de son patrimoine, que ce soit pour des raisons morales, esthétiques ou encore hygiéniques. L'aspect fondamental de l'histoire, du passé, est de nature esthétique. C'est dans le cadre de ce projet de nature esthétique et patriotique que l'auteur souligne la place de la nature et ses usages comme support visuel pour rendre compte de l'ancrage spatial de l'histoire nationale. Ce mouvement de protection de la nature gagne toute une partie de l'Europe, la Suisse, les Pays-Bas, la Norvège, l'Autriche et l'Italie qui se réunissent dans des Congrès internationaux autour de ce nouvel enjeu national. Le paysage devient le bien collectif de la nation. Le retour à la nature constitue une des réponses données à cette crise des valeurs qui accompagne cette fin de siècle. On a affaire à la construction et à la reconstruction d'un patrimoine, à l'invention d'un patrimoine national : résultat d'un processus qui, certes, ne date pas de la fin du 19^e siècle, mais se trouve formulé et institutionnalisé à cette époque.

¹⁷ À ce sujet, Georg Simmel écrivait, « La personnalité morale acquiert des déterminations, mais aussi des tâches tout à fait nouvelles, quand elle cesse d'être enracinée dans un seul cercle pour se situer au croisement de nombreux cercles », *Sociologie. Étude sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999, p. 417, en particulier le chapitre IV (*Le croisement des cercles sociaux*).

¹⁸ D. Trom, « Natur und nationale Identität. Der Streit um den Schutz der Natur um die Jahrhundertwende in Deutschland und Frankreich », in E. François, H. Siegrist, J. Vogel (dir.), *Nation und Emotion. Deutschland und Frankreich im Vergleich. 19. und 20. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995, p. 155. En 1901 est créée la *Société pour la protection des paysages de France* à Paris, tandis que la Confédération allemande *Deutscher Bund Heimatschutz* fait son apparition en 1904 à Berlin.

Étroitement liée au territoire, la deuxième composante de la *Heimat* est d'ordre temporel et historique. L'expérience est enracinée dans une histoire qui ne se limite pas au passé vécu ou aux souvenirs d'enfance comme l'évoquait Ernst Bloch, dans une phrase si souvent citée : « ce quelque chose qui nous parvient de l'enfance et où personne n'est encore allé »¹⁹. La *Heimat* est un miroir déformant du déroulement temporel. Le concept qualifie l'assimilation de l'expérience vécue (passée) et sa mise en relation avec le présent. Sa signification dépasse le simple amalgame fait avec le « bon vieux temps », la *Heimat* devient le lieu de projection de cette « communauté imaginaire et imaginée » qu'évoque Benedict Anderson, troisième composante du terme.

La fiction d'une communauté éternelle et originelle existe indépendamment de son ancrage local. Ce mythe d'un âge d'or est directement lié à une critique de modernité. Dans ce dispositif utopique, la *Heimat* est une idée épurée, l'expression d'une intégrité communautaire perdue. Elle représente l'espoir de virginité, de relations intactes qui accordent l'homme avec lui-même et avec son environnement : c'est l'identité, le contraire de l'aliénation, de l'étrangeté. Ce pouvoir d'évocation de la *Heimat* va bien au delà de l'idée de patrie et de nation, sans l'exclure. Celia Applegate remarque que :

L'usage croissant du terme de *Heimat*, particulièrement après 1871, révèle combien l'idée de nation s'était ancrée dans les mentalités. L'évolution de la *Heimat* comme concept suivait la hiérarchie des niveaux d'appartenance, de la ville natale à la nation, en passant par l'État territorial. Dans de nombreuses régions allemandes, la renaissance de l'intérêt pour l'histoire locale, les us et coutumes et les dialectes ainsi que la prolifération de chansons et de composition lyrique sur les avantages du local [...] a contribué à créer de nouveaux mythes sur la contribution apportée par les régions à la construction nationale allemande. [...] Pour la nation encore inachevée en 1871, les traditions inventées de la *Heimat* permettaient de dresser un pont entre l'aspiration nationale et la réalité provinciale. Ces efforts peuvent être appelés « fédéralistes » dans la mesure où les enthousiastes de la *Heimat* célébraient la diversité allemande. Ils encourageaient la cohésion nationale sans

¹⁹ E. Bloch, *Das Prinzip Hoffnung*, Bd. 3, Frankfurt/M., 1977 [1959], p. 1628. Dans son incapacité à définir les contours exacts de la notion de *Heimat*, la littérature consacrée aux *Heimatemuseen* se réfère à ce lieu où personne n'est allé jusqu'alors. Chez Ernst Bloch, il fonctionne comme un « principe espérance » : une parade aux deux tendances néfastes dans la société, l'aliénation (*Entfremdung*) et l'absence de participation à l'espace public (*Entäußerung*) ; le fait de se dessaisir de son pouvoir d'expression en public.

nécessairement manifester leur enthousiasme pour ses symboles et ses agents, la Prusse et le gouvernement national²⁰.

Au sein de la diversité politique et culturelle allemande, la *Heimat* n'a pas été une source de conflit, mais bien plutôt une source de consensus. C'est devenu un mythe, le mythe d'une communauté possible et protectrice face aux risques, toujours présents, de fragmentation et d'aliénation. Ce localisme porteur d'espoir lié la *Heimat* ne fut pas nécessairement un lieu de repli, apolitique, à une époque de troubles dans la société allemande. Certes, il n'était pas au centre des querelles politiques, cependant, il introduit dans le débat public une perception communautaire de la société, l'imaginaire d'un tout.

À la fin du 19^e siècle, l'industrialisation massive s'accompagne, on l'a dit, d'une peur de voir disparaître les cultures locales. Inscrit dans un système relationnel familial insufflant un sentiment de sécurité et répondant à un désir de reconnaissance, le socle culturel de la *Heimat* (spécificités linguistiques et architecturales ; us et coutumes régionales) se voit menacé. La transmission de ce capital culturel devient d'une importance primordiale pour sa préservation. Elle est constitutive du lien social²¹. Cette dimension imaginée est soutenue par des outils, un héritage, un patrimoine que l'on s'attache à construire et à transmettre. Cette crainte ne se cantonne pas au territoire allemand tardivement unifié. En France aussi, de nombreuses rencontres sont organisées par des sociétés pour réfléchir aux différentes manières de prévenir le phénomène. Cependant, le mouvement prend, dans ce pays, une forte orientation politique et plaide pour des réformes en faveur de la province, de la région et du pays. Polysémique comme l'est le mot *Heimat*, le « pays » désigne la « petite patrie », traduction la plus usitée sous la Troisième République²² mais plus restrictive que ne l'est le mot de *Heimat*. La petite patrie est, selon Anne-Marie Thiesse, « un espace aimable et protecteur, intermédiaire entre la famille et la société, au sein duquel l'individu s'épanouit et se développe. L'amour pour la petite patrie est déclaré naturel, comme celui de l'enfant pour sa mère, à la différence de l'amour pour la grande patrie qui ne saurait résulter que d'une éducation civique »²³.

²⁰ C. Applegate, *A Nation of Provincials. The German Idea of Heimat*, Berkeley, Univ. of California Press, 1990, p. 13.

²¹ H. Bausinger, « Zur kulturelle Dimension von Identität », *Zeitschrift für Volkskunde*, n° 73, 1977, pp. 210-215.

²² A.-M. Thiesse, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 8 et 18.

²³ A.-M. Thiesse, « Petite et grande patrie », in J. Le Goff (dir.), *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, Fayard, 1998, p. 73.

Que le terme de *Heimat* ait survécu en se transformant nous permet d'observer les tensions entre, d'une part, une orientation uniformisante et centralisatrice s'articulant autour du concept de nation et d'autre part, la persistance des identités régionales et périphériques. En Allemagne, la contribution du mouvement en faveur de la *Heimat* a été de revaloriser la culture provinciale, de lui attribuer une légitimité et une représentativité, précisément à une époque où, sous la pression de mouvements suprarégionaux, voire supranationaux, ces particularités locales étaient reléguées au second plan. Leur visée éducative et civique repose sur le présupposé que l'existence d'un patriotisme de grande ampleur est consécutif à la promotion d'un sentiment d'appartenance locale, d'unités politiques et sociales restreintes. Et de fait, ce mouvement a beaucoup contribué à préserver la culture locale à défaut d'avoir réellement fait naître une idée de la *Heimat* susceptible de transcender les différenciations politiques, sociales et culturelles. Ces associations ont permis aussi de rassembler des matériaux nécessaires aux travaux de recherche ultérieurs entrepris par différentes disciplines. Elles ont œuvré pour la constitution d'un patrimoine culturel au sens large (histoire, folklore, archéologie, architecture, paysage, etc.). Elles ont aussi encouragé la fondation de musées ou de zones protégées. D'une certaine façon, elles remplissent une fonction « tribunitienne »²⁴ portant sur la place publique certaines revendications sociales et les diffusant, avec succès, auprès des communes, des organisations provinciales et de l'État.

Comme le résumait le sociologue allemand, Hermann Bausinger : « Au tournant du siècle, la *Heimat* devient une coulisse derrière laquelle se joue quelque chose de radicalement différent »²⁵. La contestation s'exprime à l'encontre des transformations induites par les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation, et en particulier contre les progrès de l'anonymat et la perte du lien social traditionnel. Les contemporains ont pour beaucoup le sentiment de vivre la fin d'un monde. Les remises en cause d'un monde connu ont pu alimenter ce que l'Américain Fritz Stern qualifiait de « désespoir culturel »²⁶. Max Weber,

²⁴ Pour reprendre une expression du politologue Georges Lavau qui s'appliquait à l'analyse du parti communiste français.

²⁵ H. Bausinger, « Heimat in einer offenen Gesellschaft. Begriffsgeschichte als Problemgeschichte », in Collectif, *Heimat. Analysen, Themen, Perspektiven*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 1990, p. 83.

²⁶ F. Stern, *Politique et désespoir : les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne prénazie*, Paris, A. Colin, 1990. Comme d'autres historiens américains, tels George Mosse (*The Crisis of German Ideology. Intellectual Origins of the Third Reich*, New York, Grosset and Dunlap, 1964), Stern avance l'idée que les côtés sombres de cette fin de siècle ont largement préparé les esprits au nazisme, l'opinion publique étant avide de stabilité et de repères.

grande figure intellectuelle de cette Allemagne de la fin du siècle, voit dans la rationalisation croissante, le déclin des religions et le désenchantement du monde une des sources de ce désespoir. Comme d'autres pays européens, l'Allemagne est déstabilisée par l'avènement de la modernité et elle entretient la nostalgie d'une harmonie perdue.

L'idée de *Heimat* devient, dans ce cadre, le point de jonction entre le local et le national, entre le centre et la périphérie et enfin, le symptôme d'une crise consécutive à l'irruption de la modernité. La multiplicité de ses usages vise à défendre la diversité culturelle face au processus d'uniformisation politique et culturelle qui suit la fondation du *Reich*. Dans ce contexte, les diverses mises en forme de la *Heimat* (publications, guides, chansons, poésie, peinture ou musée d'histoire locale) contribuent autant à renforcer les stéréotypes régionaux qu'à nourrir l'imaginaire identitaire local où le goût pour le folklore (histoire, géographie et traditions locales) occupe une place déterminante. Dans le cas particulier du musée, l'objectif est double. Le premier est éducatif : le musée n'est jamais réservé à quelques esthètes, il est le produit d'une nouvelle conception démocratique de la culture. Le second est identitaire : le *Heimatmuseum*, comme la *Heimatbewegung* dans son ensemble, sert un point de vue subjectif et réflexif dont la finalité est politique, voire civique : s'engager dans le maintien, la rénovation ou la reconstruction de sa ville²⁷ et à défaut, s'identifier à une communauté d'appartenance.

Aujourd'hui, la notion de *Heimat* demeure une notion polysémique, un mot-clé de nombreux débats, culturels et politiques. Pourtant, elle porte l'empreinte des années sombres de l'histoire allemande. Après la césure irréversible causée par la Seconde Guerre mondiale et la partition géopolitique qui lui succède, le terme joue un rôle décisif et différent au sein des deux systèmes politiques. Réapproprié, il a pour but de redonner à la société est et ouest-allemande de nouvelles bases, en particulier dans le cadre d'une nouvelle éducation civique et politique. La question du droit à la *Heimat* devient une pomme de discorde entre la République Fédérale et les nouveaux États du bloc soviétique (Pologne, Tchécoslovaquie en particulier). Sur le plan de la culture populaire, la *Heimat* a fait l'objet de différentes mises en forme esthétiques par le biais de films, de nouvelles, de chansons, d'émissions radiophoniques et télévisuelles (par exemple la série *Heimat* qui connut au cours des années 1970 un très grand succès en Allemagne).

Il faut cependant retenir la dimension structurante du terme. Fait social et culturel, temporel et spatial, le terme relève d'une nécessité

²⁷ Pour les partisans de la *Heimatbewegung*, cette tâche est souvent rendue plus aisée du fait de leurs positions acquises dans l'administration locale.

d'ordre existentiel selon certains chercheurs en sociologie et psychologie sociale. Aussi essentiel que manger et dormir, il répond à un désir d'être « connu, reconnu et accepté ». Cette acception devient prépondérante au cours des années 1970 et 1980²⁸. Les politologues, quant à eux, reconnaissent plutôt dans la *Heimat* un besoin d'allégeance politique, que ce soit au niveau local ou national. La notion de *Heimat* est bien souvent associée à un autre terme car on peine à en circonscrire le sens, à en préciser la définition. On préférera ainsi associer la *Heimat* à la nation ; identifier la *Heimat* à une famille, à une communauté de langue, de culture, de traditions ou enfin à un espace légitime, un territoire, ou un environnement écologique à préserver. Ces différents aspects coexistent et s'articulent de manière différente en fonction du contexte sociopolitique.

La *Heimat* comme le *Heimatmuseum* constituent des lieux d'investissement symbolique, politique, social et identitaire. L'examen de l'un comme de l'autre permettent de mieux comprendre les usages multiples du patrimoine et en particulier, ce qu'ils révèlent sur l'histoire et l'identité allemandes.

Dans un premier temps, nous examinons le caractère apparemment paradoxal de Berlin, à la fois métropole internationale et lieu de conservation des identités locales ; cela afin d'observer, dans un second temps, ce que révèlent certains cas d'étude berlinois dans les quartiers respectifs de Mitte, Neukölln et Kreuzberg.

La trajectoire du musée de Mitte permet d'évoquer la spécificité de la configuration sociopolitique est-allemande, marquée par la conception politique de la RDA. Elle se trouve subordonnée à une conception holiste du politique qui valorise la totalité sociale et néglige ou subordonne l'individu. Dans cette perspective, le patrimoine devient l'instrument d'une construction historique et d'une légitimité politique²⁹. La nécessité de fonder la RDA impose une lecture rétrospective et sélective de l'histoire allemande. Si d'ordinaire, le patrimoine historique relève de la réflexion savante, il est en RDA mis au service d'une volonté politique, il façonne l'histoire et participe à la construction d'une généalogie

²⁸ Cette idée de la *Heimat* correspond aussi à une certaine idée de la *Gemeinschaft*. L'idée de communauté est réinterprétée, au cours des années 1980, à la lumière d'une réflexion sur la justice sociale, dans le cadre du débat sur les limites du libéralisme. Cf. M. Brumlik, H. Brunkhorst (dir.), *Gemeinschaft und Gerechtigkeit*, Frankfurt/M., Fischer, 1995, p. II.

²⁹ Dans l'ensemble la perception du patrimoine, et du musée en particulier, est en correspondance avec celle de l'histoire.

essentielle à la légitimité politique du pays³⁰. Le deuxième cas d'étude porte sur la trajectoire ouest-allemande et singulière du *Heimatmuseum* de Neukölln. Ici encore, les usages de l'histoire constituent un facteur politique de première importance, mais ils ne deviennent pas une pièce fondamentale du dispositif idéologique du pays. Son écriture est diffuse puisque l'État ne possède pas l'exclusivité de son élaboration. Cependant, et même dans cette configuration sociopolitique, le musée d'histoire locale se fait l'écho des évolutions enregistrées au plan national. Enfin, dans le quartier de Kreuzberg, les efforts pour imposer un musée municipal n'aboutiront qu'à l'issue de l'unification allemande. Et cette aspiration à concevoir et à faire aboutir un projet datant de la fin des années 1970 est pourtant remarquable dans ce qu'elle dévoile du paysage culturel, historiographique et muséographique.

³⁰ P. Legendre, *L'inestimable objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985, p. 50.